

RAL, M

www.ral-m.com/revue

GILBERT BOURSON

HAHA

Poème

Ouverture exécutée dans un mur de clôture, avec un fossé au dehors, pour
prolonger une perspective ou dégager une vue

(Barb-Cad 1963)

MARINE Petite voile de peu d'utilité qui s'établissait sous le bout-dehors de beaupré.

(Quillet 1965)

Otium, Catulle, tibi molestum est ;

Catulle

*Les arbres blancs les arbres noirs
Sont plus jeunes que la nature
Il faut pour retrouver ce hasard de naissance
Vieillir.*

Paul Eluard

*I an old man,
A dull head among windy spaces.*

T.S Eliot

fait cuire le prophète
dans sa propre poêle- se met
à l'ouvrage- le feu s'
intitule lui-même : Moi-même,
et voit venir de loin :

-ça crame dans la poêle
une fumée en loques, plutôt
la loque du feu
ou sa loquacité (c'est du pareil au même),
du feu sous la poêle et
crie :

« je le veux bleu »
comme la parole avant d'être sortie
de sa/
-sa prophétie

o

vieux pro ton déjeuner est dixit
in mesure for mesure
ni jeunot ni croulant
mais ton sommeil lui-même
après avoir bouffé
-le Faust de Marguerite
-la Gretchen de Faustus
-la Gretfaust des deux âges
et pourquoi pas deux vies
o

vire au jaune
déboule

un jaune :
un pour le vol des feuilles dans l'air
un pour l'air

vieux monarque le temps
est jaune d'œuf couleur
de ce vieux parlement
de soi
mais sujet tant de fois et souvent
trop
souvent
aux jeunes influences

et sans avoir bouffé outre dixit mesure
un atome tranché
de tant de Février
qui fuient
comme des lèvres

-ah n'être qu'un présage !
sa littérature !

o

laboure l'ombre du miroir
serpillière abrupte
hic l'hirondelle et nunc
avant le soc
le choc
/envolée poétique
-c'est caresser la guibolle tarie d'un moignon
d'un soc mol
 la guibolle
 vachement sexy
 d'un lac/
 un fond de poêle :
 o

autrement dit autrement frit
le prophète autrement
son nom est autrement

/ est

friture de temps

/est

désespoir en petits fours

pour

papilles de la joie

/est

fumée/donc thé

/âtre : donc

feu aux planches,

feu pâle

fais-toi cuire un arbre

pense à loup quand brebis

pense à voix

toujours cuite

à poing

étale et tue

pense à pense et à poing

sort bleu comme la joie

saignante dite à poing

/ouvert sur sa cuisson.

o

m'sieur nuit tu rigoles
dame jour galèje
c'est plus toi qui baille
ta cuillère en main
ne reconnaît sa poêle
que du coté du manche
je ne suis pas prophète
en moi

c'est l'autre moi
qui s'est fait cuire un arbre
un autre enterrement
une autre poêle à frire
un abattis de rides

au miroir et qui sont
d'alevines sirènes
son pantalon blanc
pour appâter ses murs
y fait l'ourlet prophète
y fait sa jeune fin

vieille habitude /assis
tout droit comme il se couche
et rêve
avec de noirs cheveux frisés et longs
sur sa cuisson de tête
-« (c'est plus toi cet âge
nègre
de l'épais)
tu rames blanc sur blanc
sur le sol signifiant
de la vie

tu vieillis »
il vieillit comme on nait
m'sieur gris la jupe à l'œil
qu'on ferme à un cadavre
avec un sou dessus.

o

murs partout et clowns
- accordéons
 de face et à travers
jolie bêtes partout tout autour/
quartiers bas/
visitez les démons bariolés des couacs
sentent un peu l'urine
et l'aisselle des rues
 est son chantier /sa b/m/use
 o

un petit vent filé
rôde autour /est sa vue/
est sans printemps poète
à cause c'est la cause la cause
la cause
que le blanc est noir
que ça vraiment étouffe
les Iago tout blancs
qui soleil et la mer
qui fleur des champs champêtres
qui pluie quand il pleut
qui n'ont ni qui ni quoi
qu'un pet sans cul
 (qu'un culte à madame nature
et à ses oreillers fleurant le Lavandou)

o

du bruit fait la jambe
et la main fait la tête
 (pousse un caillou plus loin
et tout son équipage
 et son débarcadère)

 c'est un tintamarre
où se reconnaît-il
il s'entend revenir
 parallèle à son ombre
sonore sans bruit
 o

dit à la vapeur : je suis ton disciple
et déloque Vénus atome par atome
comme fait Lucrèce/
se rase/
fait mousser la langue
avec aucune langue mais moisson de lettres
qui disent quelque chose d'indéfinissable
comme V Khlebnikov et sa langue zaoum
o

se rase

le ciel fait sa ronde
et se coupe les ongles
pendant que le vieux miroir creuse sa terre
sur la peau voisine/ où il passe des trains/
où des rives détaient/

où la peau des paroles rentrées se résorbe/
où les fermoirs de l'âme coulent sur la blessure/
où c'est un sang perdu
sauf pour cette chanson
qui chante sans agir/
qui parle sans sa voix/
dans la salle de bains
du monde qui l'encombre de raclures d'ongles
et de réveils de chien.

o

est en dégustation de soi
celle de ses entrailles
qui sont prolongements étendus de l'Etna
o

revenons
dans l'orbe de mon chant :
carminis intera nostri redeamus in orben,
et que toute dans la
villa du souvenir
elle s'émeuve de cette/
et domptons quelques fauves/
et prenons un sentier
glissant non sur le pire
un cul de tout' beauté :
ton *otium*/ Tenzone
o

Dimanche et son marché
des promesses tenues du sol/
de l'orteil du ciel
encore une rature qui promet :
 /à cocher
Ce qu'il faut *rapporter*
Pour éveiller les jours
○

mais bien sûr il faut vivre
mettre en pot les fleurs
et que le balcon tienne sur la/
 feuille plume de paon avec son arme blanche
de têtues chroniques
 souvenirs butés
et tous les ingrédients d'une proche éruption
du blanc/
 qui
 est neige et plaie cristallisée
ourse et banquise/
 o

la mort qu'en savons-nous ?

la pierre parle d'elle
qui est dure et pleine
 comme l'est la vie
où l'on voudrait rentrer
 rester à l'intérieur

mais bien sûr il faut vivre
avec le fer des lunes singes des comptoirs
et les cacatoès merdeux des *énarchies*

mais la reine des monts de chair
la fleur qui fait danser
est penchée /au/ balcon

sur une mer de rue lavée d'yeux asphodèles
et d'un Tibet plumeux *psalmodié*
autorisant son vol et son frisson léger
à son ombreux sommet

o

mouche toi
dans les doigts de ta propre ironie
/à la page/
le mouchoir des mots
o

dans ce nuage
ne suis pas Hamlet
mais un vieux frotte-manche/
à la page/
Un jardin

emporté par le vent/ Ce vieux lieu commun
et le pâté en boîte
et l'amour sur la poêle
et l'absence de conducteur dans le métro

/la poésie milite pour la poésie
et pas pour le poète/
◦

(on peut retourner la fin)

est-ce pour la peau
que les vieux chinois étudiaient leur barbe ?
que la chevrotine rêve de chamois ?
o

de sa blancheur chenu
se fait une femme
de tous les signes
une Lédá/
connaissez-vous
/demande un cut up de Burroughs
à un autre cut up/
les limites humaines ?
◦

si/ je/ me/
penche sur mon/
présent qui contient tout
cette digression : moi

et sur la rue qui défile
je vois guetter/
dans le guetteur/je/vois
la tour
et dans les mots le périscope
un nuage qui s'effiloche
en sourire

une chose une jeune
chose
 dans son rien
tout le rien/ moi/
tout ça ?
 o

miracles sont toucher
et jouir

et je le dis

'pas une particule qui ne soit miracle'
trousse et déculotte la vie aux endroits
dont il est dit c'est sale

-pas plus que la mort

et pas plus que la mer et sa masturbation/

ôte les voiles pour naviguer libre

même vieux/ ce moi/

en eau-corps bras et jambes rubis sous la peau
et fentes où la langue prononce ton nom

« car pour ce corps

les roues lourdes et régulières ont tourné
des cycles planétaires »

o

le faucon de Hopkins
qui lui donne des nouvelles de
son Christ

et donc

de sa propre parole

arrive vers toi mon vieux
c'est

l'ahan sur la ligne/
soc et le sillon

son vol dit :

pied au plancher mon vieux
où tu es/

réponds tout simplement
ce que tu dis est chose
qui s'ajoute aux choses
ton faucon à toi
est un foie juvénile

/celui de la vie
o

vieille/ dans la pleine force
jeune âge de/ pierre
affûtée par le menhir du sexe
Jambes à l'horizon/ de la mort
jambes nues //
écart plus un écart plus un écart/
vieux affûte la joie
ce linceul de la mort
et crache sur la pierre-fusil qui est jeune
 //monocle béant sur//
les écarts où entrer
entre des jambes d'aubes
et ce goût de silex :
clou noueux
 o

Soleil sur les murs acier des
grues de l'air/
et tous passages bruits et toutes les choses
vues//imaginées
tout est dans le visible même l'invisible
la vitre est d'élans
la caste du jour//

le ruisseau est en berne
et flotte sur les dents
des femmes qui sont belles
et l'industrie des herbes
entre leurs pas//

idées sont ces choses
qui sont au dehors
sont le dehors la vitre
du dehors et cette
transparence// tout
la peau
d'un sourire

y répondre c'est tout//
la poésie est ce
vers quoi nous voulons être
ici
et dans les pas
du monde avec ce corps
qu'il faut nommer pour voir
ce monde un point c'est tout
est tout/
est sur les dents

de la pensée qui est
ce monde d'être au monde
et vieillir

o

petit faucon du matin
la porte ouverte en vol
et le pas flûté d'un oiseau
qui s'insurge

et pourtant lui aussi le faucon
est sourire
et reflet dans la flaque cassante du ciel
sillon dans la vitre
désordre dans l'ordre
des choses l'élan
de la beauté
qui est :

frémir pour un oiseau
guetté par le faucon
du matin

o

la chair de ton âme
il te faut la raser ce matin
elle te dit qu'elle a blanchi
comme la page où tu écris
o

que de poussière et de fumée
se donne la lumière
-je songe à cela-
 (comme *le vieil* Horace)
'et que de ce nuage
 s'exprime un prodige' :
la lettre gardée d'un jour où il pleuvait
sur nous

cette pluie aujourd'hui
est devenue pensée
et mouille le carnet
de la réalité

lumière du papier
et sa *nuagerie*
 'pleine de diabolins'
 comme dit Coleridge

 aime cette poussière
les bas à résille de la jambe nue
de la lumière drue
qui cogne//

 ta pensée
ses rides circulaires
écrites par la pluie
/ cette pluie /

o

dans la cuisine sous
l'évier
en chien de fusil
un torchon
fait songer
 (fait penser ?)
courant d'associations
à cette torrentielle torsion
omniforme
de membres amoureux
 de toutes parts loquaces
 (jusqu'au calembour)
 ◦

la vie que nous vivons
jaune fleur dans un pot
et falaise battue
par l'écume

sur notre balcon
des roues de bicyclette
avec un géranium
dans son pot

La vie entre nos livres
lus par nous qui furent
sont nos étagères
chance dans son pot

la jeune vie menée
dans son vieux pot fêlé
géranium bicyclette
sur notre balcon

falaise en pot qui sèche
sur deux roues rouillées
nous la menons son train
la vie par son écume

soleil jaune est en pot
sur le balcon mené
par la rue
par le vent
l'oreiller de la pluie
creusé en entonnoir
et son odeur de pot

en robe d'Ophélie

o

l'âme de l'os est/
la pierre//
les gros bras du sang
tatoués
la soulèvent et la jette
d'en haut
goulument

dans les lierres aux charnus célibats
des machines à écrire
où elle chante l'os et se déplie
comme danse du ventre
de la belle image
tatouée dans les plis déhiscent
du lac où ricochets
forment les quais profonds

où s'affale l'à vif
affublé de bolides
et d'épaves gelées

o

s'approprié chasse et pêcheries
et le silex des sauts
sur les vagues aux cuisses
mal entretenues

donc nudité parfaite et ses odeurs
de vieux varechs d'Ouessant
aux orteils mirifiquement levés près
du heurt au nu fertile

sur un sable noir au grain recrudescant
où s'écrase en beauté
la mouche du soleil

o

si le marin est vieux ses filets sont plus jeunes
que le frétilant poisson né récemment
de la mer légendaire

de sa main cariée il apporte un butin
qui délange la mer

o

tes chers débris sous le parasol
métallophone du ciel laissent passer
comme un jus noir de journal
un manège de cendres// pas des monuments
des doigts pris sur le fait
moignons du toucher ras
sur une fausse plage
débris

qui s'inaugurent entiers
non restes mais entiers
charentaises d'écume
quais brefs éternués
par la steppe des paumes
callées

d'angles morts
et d'obus obstrués
par la page de l'air
parasol rogue d'ombre
du métal du ciel

on n'y entend que ce
qui tombe entre les coudes
débris lents chemins
drupes carnet de houille

et ta chaise discrète
les enfouit dans l'arbre
où tu te sais l'exacte exaction
fertile

dépôt pittoresque où tu t'englues
jus noir
d'embuscades stoppées
d'écrire *tes chers débris*
et la machine
qui charrie
grenaille époustouflée
anguille 'du journal' sous roche
//au jour le jour
o

vieillesse velours mat
ganse du temps râpée lisière
molle

un poisson albinos
pépin recraché dans son jus
gras

lucarne grande ouverte
sur son béguinage de draps
froids

pêcheuse sans filet ou nasse
pour pêcher le flet de doigts nus
frais

hostie en attente de ses reliquats
dans le corps tabernacle de son offertoire
blanc

sans écho ciel ni boue
ni poids ni vol ni ventre où apposer le
sien

hiver entrebâillé
sur un noyau marmot où quelque chose
vient

débraillé d'un seul mot
comme un jardin déloque ses feuilles
nues

son aisselle de neige
où c'est toujours l'été fait incuber un grog
fort

o

la bonne déchirure en fête
la pensée en jupe de l'éclair
et foraine jusqu'à plus soif

il pleut des baraques de ciel
on allait danser du plein air
merde il pleut sous la jupe

on se voudrait la flaque
on se danse dedans
la pluie est hic et nunc

du donc du comme et vers
la bonne déchirure
sent la fête en terre

sent le papier blanc
où même les virgules ne font pas durer
la déchirure vue seulement entrevue

seulement entrevue
la vie dure

o

le vieux poète
dans l'herbe nerveuse

où les fleurs des prairies
sentent le bouquetin

cherche à tâtons partout
le bouton de braguette
de la poésie

o

l'étable des doigts
tient au chaud son troupeau frileux
dans le foin silencieux

la pensée s'est assise sur sa chaise
et racle le plancher
la laine sur le dos dans la tête un nuage

les jeunes animaux de l'âge se remuent
le langage est bruyant atmosphériquement
et fait un foin aphone une vapeur

un abreuvoir à lettres prises qui crépitent
comme la vieillesse broutant la verdure
sur son lit de crin

o

je regarde ma vieillesse et lui fais un clin d'œil
comme à une jeune fille toute pimpante
qui s'est approchée de trop près de ma vie
et qui par jalousie s'est couchée dans le lit de ma vie
en me disant :

« il n'y aura que moi et ce jusqu'à la fin
de ta vie je coucherai en toi
j'y ai fait mon lit ce lit que tu peux voir
chaque matin défait
dans ton miroir *my dear* »

o

me voici ce vieillard penché sur quelques signes
qui devraient dévêtir l'indécence du papier
et titiller le poil pubien de la parole

mais la jouvence flotte obscure d'en dessous
cette neige sa patte d'ourse grelottante
fait jaillir la beauté griffue de ses ardeurs

pour ne trouver que les vieux os de l'écriture
et la mémoire incontinent qui épie

le petit coin où purlécher en les ruinant
allègrement mes jeunes joies

o

(Simples notes sur le film de Tarkovski 'Nostalghia')

« l'Italie est pleine de chaussures
les Italiens achètent beaucoup de chaussures
les miennes ont dix ans » dit Andreï
dans le film 'Nostalghia'
de Tarkovski

« bruler posthume comme les paroles »
dit Domenico dans le film avant
de se faire bruler pour rédimer le monde

et le film de Tarkovski
est comme la bougie que fait traverser
Andreï dans l'ancienne piscine

comme le cinéaste qui a le prénom
du héros de son film
cet anti héros

qui cherche la nostalgie et refuse
d'aller visiter la Madonna del Parto
de Pierro della Francesca

et proclame à sa traductrice belle comme un ange
des chefs d'œuvres de Raphael
avec la véhémence de son désespoir
que la poésie n'est pas traduisible

et c'est aussi entre eux le procès de l'amour

le film est la bougie d'Andreï qui traverse
l'écran devant le spectateur
comme la vraie bougie accessoire et symbole
traversant dans un lent travelling la piscine
travelling latéral trois fois réitéré

afin de rallumer trois fois la flamme éteinte
avec le vieux briquet du fou Domenico
brulé de désespoir

(une manière de chanson)

cueille le jour écrit Horace et c'est
aussi cueille l'instant
l'instant qui est le jour entier
tous les instants
et tous les jours
l'instant entier qui est le jour
et la fenêtre qu'est la vie

avec ses géraniums fleuris
ses sparadraps qui se décollent
ses toutous qui lèvent la patte
ses jeans déchirés aux genoux
ses patinettes érotiques
ses singes du zoo de Vincennes
ses vers d'Horace ses *dies est*
ses *poscimur* ses chants qui vivent
ses clacksons au poil hérissé
ses etcetera éreintés
ses hanches qu'il faut dévaler
ses infortunes sans pitié
ses cueillettes interminables
du jour avec tous ses instants

tu es pressé ? tu ne perdras
presque jamais beaucoup de temps
respire un peu trois petits coups
et reprends ton rythme habituel
carpe diem et cueille l'envie
elle est le feu et ses marrons
retire l'un avec les autres
du foyer jamais refroidi
cueille ta jeunesse de vieux
écoute Horace le latin
dont tu tiens un vieil exemplaire
de ses odes lues et relues
qui a l'odeur de son *achat*
il y a tant de jours sur les
quais de la Seine dont tu es
le bouquiniste et le lecteur
le vieux cueilleur

